

Tension entre centralité et fragmentation : les quartiers arméniens à Los Angeles1

Sarah Mekdjian

Volume 8, numéro 1, printemps 2008

URI : id.erudit.org/iderudit/018616ar

DOI : [10.7202/018616ar](https://doi.org/10.7202/018616ar)

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

CEETUM and Groupe de recherche diversité urbaine

ISSN 1913-0694 (imprimé)
1913-0708 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Sarah Mekdjian "Tension entre centralité et fragmentation : les quartiers arméniens à Los Angeles1." *Diversité urbaine* 81 (2008): 45–61. DOI : [10.7202/018616ar](https://doi.org/10.7202/018616ar)

Tous droits réservés © Groupe de recherche diversité urbaine et CEETUM, 2008

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

TENSION ENTRE CENTRALITÉ ET FRAGMENTATION : LES QUARTIERS ARMÉNIENS À LOS ANGELES¹

Sarah Mekdjian

Résumé / abstract

Los Angeles est une ville majeure dans la géographie mondiale de la dispersion arménienne. Composée de membres issus d'origines nationales diverses, la communauté qui habite Los Angeles est plurielle et s'organise en multiples foyers urbains. Au sein de cette mosaïque spatiale et identitaire existe une tension entre une structure fragmentée et a-centrée et une volonté, notamment des élites, de créer un espace-vitrine. Entre l'un et le multiple, la centralité et la fragmentation, la collectivité arménienne est marquée par des enjeux de pouvoir, qui s'expriment spatialement. Le cas de Little Armenia, dont la désignation fait référence à un centre, sera étudié pour montrer à la fois ses attributs de centre et de périphérie. L'ambivalence de cet espace traduit celle qui existe au cœur de la collectivité arménienne, caractérisée par une histoire migratoire complexe.

Los Angeles is a major city in the international space of the Armenian diaspora. Composed of members native to various nation-states, the Los Angeles Armenian community is pluralist and is organised in a number of urban nuclei. Within this spatial and cultural mosaic, one observes tension between a fragmented and non-centered structure and a desire, expressed mainly by the elites, to create a showcase-center. Between unity and multiplicity, centrality and fragmentation, the Armenian community is characterized by relations of domination and power that are expressed in spatial terms. The case of Little Armenia, whose name indicates a center, will be examined so as to point out its attributes of both center and periphery. The ambivalence of this space is reveals that of the community, a result of its complex immigration history.

Mots clés : Ville, diaspora, centre/périphérie, Los Angeles, Arméniens.

Keywords: City, diaspora, center/periphery, Los Angeles, Armenians.

Introduction

LOS ANGELES EST DÉMOGRAPHIQUEMENT UN DES CENTRES URBAINS MAJEURS DE LA COMMUNAUTÉ ARMÉNIENNE dispersée dans le monde². Mais la ville est aussi une périphérie par rapport à la République d'Arménie et sa capitale, Erevan, qui s'érigent en références et symboles centraux. Le modèle centre/périphérie sert souvent de paradigme pour lire l'organisation des « diasporas » qui seraient constituées d'une origine centrale et de pôles périphériques dispersés (Bruneau 2004).

Après Istanbul, Beyrouth, ou encore Marseille, Los Angeles – qui abritait en 2000 environ 150 000 personnes de nationalité ou d'origine arménienne³ –, fait figure de nouvelle « périphérie » attractive depuis les années 1970. Les Arméniens qui y vivent sont issus de différentes origines géographiques, principalement d'Iran, de la République d'Arménie et du Liban. Plusieurs quartiers ou villes de l'agglomération dénombrent d'importants groupes arméniens, notamment Little Armenia, quartier de la ville de Los Angeles, et Glendale, ville indépendante suburbaine.

Cette pluralité d'origines et de territoires est contrebalancée par les discours « diasporiques », qui se veulent centralisateurs et unificateurs. Ceux-ci sont produits et diffusés avant tout par les associations, les églises ou les partis politiques arméniens. L'autodésignation collective de « diaspora », catégorie englobante, correspond à une idéologie de l'unité en dépit de la grande diversité observable au sein du groupe. La revendication diasporique équivaut à l'élaboration d'un récit national fondé sur un centre géographique érigé en origine commune : la mère patrie. À l'échelle locale, la recherche et la revendication de centralité s'expriment-elles également? Entre la tentation pour l'unité et l'organisation du multiple, la ou plutôt les communautés arméniennes à Los Angeles permettent d'interroger une géographie et une histoire migratoires complexes.

En quoi la logique centre/périphérie à l'échelle mondiale a-t-elle un écho à l'échelle locale et urbaine? Autrement dit, comment s'organisent les quartiers arméniens? Existe-t-il un centre, caractérisé par une forte présence démographique, mais aussi par des fonctions symboliques et économiques, ou au contraire une diversité d'espaces caractérisés par une organisation a-centrée? Enfin, en quoi la ville même de Los Angeles, qui entretient un rapport original entre centres et périphéries, est-elle un élément discriminant dans l'appréhension des espaces vécus et habités par cette population? Se pose donc ici la question du lien entre ville, groupe ethnique – autodéfini

comme diasporique – et groupes sous-ethniques, sous le prisme de la dialectique entre centre et périphérie et entre l'un et le multiple.

Ces questionnements sont alimentés par les données empiriques récoltées lors d'une enquête menée à Los Angeles en 2006 et en 2007 auprès d'une centaine de personnes arméniennes et non arméniennes habitant les espaces fortement arméniens du comté de Los Angeles, notamment Little Armenia, Glendale et Montebello⁴.

L'un ou le multiple? Arméniens, diaspora et espaces urbains à Los Angeles

L'histoire de la présence arménienne à Los Angeles est faite de vagues successives d'individus d'origines géographiques très diverses. Les Arméniens arrivent majoritairement au cours des années 1970 et proviennent du Moyen-Orient, principalement d'Iran et du Liban. Une nouvelle vague s'amorce à la fin des années 1980, avec des familles originaires d'Arménie soviétique, puis à partir de 1991, de la République d'Arménie. Il faut ajouter à ces grands courants l'arrivée d'individus aux origines géographiques multiples : Turquie, Syrie, Iraq, pays européens, mais aussi des migrations d'Américains d'origine arménienne nés ou habitant dans le reste des États-Unis. La diversité des nationalités et des origines des personnes se revendiquant arméniennes se reflète dans leurs modes de vie. Il existe un « feuilletage identitaire » composé d'une appartenance arménienne, américaine et de sous-appartenances liées aux origines géographiques des migrations. On peut individualiser les Arméniens originaires d'ex-Union soviétique, qui ont souvent un rapport très distant aux institutions, qu'elles soient politiques ou religieuses, arméniennes ou américaines. Ces derniers ont en effet été marqués par le système totalitaire stalinien qui réprimait les formes d'association hors du parti ainsi que les pratiques religieuses. Cette première catégorie, qui est ressortie des enquêtes menées à Los Angeles, rejoint des données empiriques relevées au sujet de Juifs d'origine soviétique à New York (Markowitz 1993)⁵. Un second groupe distinguable, dont certains membres ont été interrogés au sein de l'enquête, est composé de personnes originaires du Moyen-Orient, habituées à une forte participation aux institutions politiques. Ce second groupe correspond plus nettement à une définition classique du terme « diaspora » (Tölölyan 2000), soit une communauté organisée par des institutions, gardiennes d'identités en exil et souvent d'idéologies dirigées vers l'idée de « mère patrie ».

Les populations se revendiquant arméniennes ont à la fois des caractéristiques culturelles diverses et des appartenances sociales hétérogènes. Ainsi, les langues parlées ou comprises, en plus de l'arménien, varient selon les sous-groupes du russe au farsi en passant par l'arabe. Les références culinaires ou musicales sont largement héritées des différents pays habités avant l'installation aux États-Unis. De plus, alors que les Arméniens du Moyen-Orient disposent en majorité de capitaux importants, les Arméniens originaires d'Arménie ou du reste de l'ex-Union soviétique sont surreprésentés dans les catégories défavorisées (US Census 2000). À leur arrivée à Los Angeles, ces populations commencent souvent par investir les quartiers paupérisés près du centre-ville (*inner city*) de Los Angeles. À l'inverse, selon les données des recensements américains (1990, 2000), les populations originaires d'Iran – arrivées souvent plus anciennement aux États-Unis (à la fin des années 1970, lors de la révolution islamique en 1979) – habitent généralement dans des espaces suburbains favorisés. Naturellement, ces larges oppositions ne doivent pas occulter des processus d'ascension sociale et des situations familiales ou individuelles plus complexes.

La mosaïque identitaire, culturelle et sociale doit être lue sur fond de revendication diasporique qui prône l'unité d'une « nation » arménienne hors d'Arménie. Il serait vain de proposer une définition aux limites étanches du terme très discuté de « diaspora » (Dufoix 2005). Se revendiquer d'une diaspora relève d'un processus de catégorisation et d'identification qui sert à proclamer l'unité du groupe, malgré sa dispersion géographique, ainsi qu'à (re)constituer les liens rompus par la catastrophe, bref à « rétablir de la continuité » (Hovanesian 2005) brisée par l'exil. Il est nécessaire de distinguer les différents événements collectifs – les temps de rupture – qui sont au fondement de la construction de la diaspora. Le génocide de 1915 et, en conséquence, la grande dispersion des Arméniens dans le monde sont les éléments clés qui fondent l'émergence d'une « conscience de dispersion » (*ibid.*). Les modes de production et les producteurs de l'« idéologie diasporique » (*ibid.*) sont particulièrement importants à envisager pour saisir les enjeux, notamment territoriaux, de cette désignation. Le monopole de la production de la conscience diasporique revient à des élites : les partis politiques, les autorités religieuses et les associations de bienfaisance, c'est-à-dire « des institutions détentrices de l'autorité et du pouvoir » (Brubaker 2001 : 75)⁶. Une relation fondamentale de pouvoir et de domination (Bourdieu 2001)⁷ s'installe au cœur de la formation de la diaspora. Ces acteurs, souvent en compétition, jouent un rôle fondamental dans l'organisation spatiale de la population arménienne à Los Angeles. En effet, les premiers bâtiments

communautaires ont souvent été des édifices religieux, s'élevant en centres des quartiers arméniens naissants.

Les espaces de forte présence arménienne à Los Angeles révèlent la tension résultant de la diversité au sein du groupe et de l'unité prônée par l'idéologie diasporique. En terme spatial, il s'agit d'une tension entre le refus d'un centre – l'expression d'une fragmentation – et la quête d'un centre, d'une vitrine communautaire.

Mosaïque arménienne, mosaïque urbaine

Diversité des foyers démographiques arméniens

Démographiquement, plusieurs foyers de concentration arménienne sont observables dans le comté de Los Angeles⁸. Celui-ci est divisé en de nombreuses municipalités, dont Los Angeles, Glendale, Burbank et Pasadena (des communes voisines, situées au nord de Little Armenia) et Montebello (une commune du sud de l'agglomération, habitée majoritairement par des Arméniens de Russie).

Territoire juridique	Localisations	Population arménienne	% / population arménienne des É.-U.	% / population arménienne du comté de Los Angeles
État fédéral	États-Unis	385 488	-	-
État	Californie	204 631	53,0 %	-
Comté	Los Angeles County	152 910	39,0 %	-
Villes du comté de Los Angeles	Los Angeles City	64 997	16,8 %	42,0 %
	Glendale	53 840	13,9 %	32,2 %
	Burbank	8 312	2,1 %	5,4 %
	Pasadena	4 400	1,1 %	2,8 %
	Montebello	2 736	0,7 %	1,8 %
Quartier de Los Angeles City	Little Armenia	12 708	3,2 %	8,3 %

Source : *US Census* (2000), Bureau du recensement des États-Unis.

Ainsi, Glendale et la ville de Los Angeles abritaient, en 2000, 30,7 % de la population arménienne déclarée des États-Unis et 74,2 % de celle du comté de Los Angeles. Little Armenia est le quartier historique d'arrivée des Arméniens dans l'agglomération. Quartier paupérisé au nord-ouest du centre-ville (*downtown*), sa population est, depuis l'après Seconde Guerre mondiale, largement composée d'immigrés. À partir des années 1970, les Arméniens s'y installent, profitant d'un marché immobilier peu cher. Dès les années 1980, les personnes qui le peuvent économiquement quittent le quartier vers

des espaces suburbains pour accéder à la propriété et bénéficier d'un cadre de vie jugé meilleur. Glendale, ville indépendante à quelques minutes de voiture de Little Armenia, devient le second foyer majeur des Arméniens, après la ville de Los Angeles. Le dédoublement entre quartier pauvre de première installation et espace suburbain de seconde installation est une logique classique observée depuis le début du XX^e siècle par les chercheurs de la tradition sociologique de Chicago.

Le portrait de la géographie arménienne de Los Angeles ne se limite pourtant pas à ces deux espaces. Plusieurs autres foyers composent ce que l'on pourrait appeler un archipel communautaire, à l'image de celui que forment les communautés arméniennes dispersées dans le monde. Montebello, Pasadena et Burbank, trois villes indépendantes du comté de Los Angeles, sont les autres îles majeures de cet archipel. Montebello abrite des personnes majoritairement venues d'ex-Union soviétique, regroupées pendant la Seconde Guerre mondiale en Allemagne dans un camp de réfugiés construit par un riche Arménien-Américain. Après la guerre, ces familles ont eu l'opportunité d'immigrer aux États-Unis, d'abord sur la côte est, puis sur la côte ouest. Leurs liens de solidarité, construits dans le camp de réfugiés, se sont maintenus sur le nouveau continent, formant peu à peu une communauté arménienne visible. Pasadena et Burbank, respectivement à l'est et l'ouest immédiat de Glendale, abritent principalement des Arméniens du Liban et d'Iran.

Fonctions pratiques et symboliques des foyers arméniens

L'étude des regroupements résidentiels n'est pas suffisante pour comprendre la mosaïque urbaine arménienne. La forte présence démographique ne signifie pas forcément une concentration de services communautaires ou de fonctions symboliques. Ainsi, Glendale, ville nettement désignée comme « arménienne » par le groupe lui-même et par les groupes non arméniens de l'agglomération⁹, n'abrite pas de siège religieux majeur. L'archevêché de l'Église apostolique se trouve à Burbank. En revanche, la ville dispose de commerces ethniques (d'alimentation et de services) très importants et fréquentés quotidiennement par l'ensemble de la communauté de l'agglomération. Par ailleurs, les grandes manifestations de commémoration du génocide arménien chaque 24 avril¹⁰ ne se déroulent pas en un seul endroit : elles ont lieu à Little Armenia, le long de Hollywood Boulevard, et à Montebello, où se trouve le monument officiel dédié à la mémoire de la catastrophe. Glendale, pourtant centrale dans les pratiques communautaires quotidiennes, n'est donc qu'une périphérie dans la géographie de la commémoration. Il faut replacer ces cérémonies dans le

cadre mondial des célébrations du 24 avril, organisées par l'ensemble des communautés arméniennes dispersées. Les différents pôles arméniens se trouvent ainsi en compétition pour faire figure de « centre » et les institutions elles-mêmes sont en concurrence pour faire de leur localisation un espace de référence.

La commémoration de la mort du journaliste d'origine arménienne – Hrant Dink – assassiné à Istanbul le 19 janvier 2007 est un exemple significatif de la concurrence des lieux et des centres institutionnels. L'archevêque, sollicité alors, avait organisé une réunion de toutes les élites arméniennes, rassemblées à cette occasion à l'archevêché. Les représentants des partis politiques et des associations se sont donc retrouvés à Burbank pour discuter de l'évènement. Après maintes discussions animées, Glendale a finalement été choisie pour accueillir une manifestation en l'honneur du journaliste. Elle a eu lieu quelque temps après dans un bâtiment municipal de Glendale. Certains membres du clergé et des partis politiques qui s'opposaient au choix de ce site ne s'y sont pas rendus. Glendale s'était imposée par le fait que la ville abrite la majorité de la population arménienne du comté de Los Angeles. La volonté d'une présence massive de membres de la communauté à la commémoration est l'élément qui a primé sur les critères religieux. Ainsi, l'évènement témoigne d'une remise en cause de la centralité normative religieuse. Cette situation exceptionnelle met bien en évidence la question des lieux symboliques pour la communauté. Si Burbank est le lieu de l'archevêché et Montebello celui du monument du génocide, Glendale est cependant « *plus proche de la communauté* », comme le souligne une des avocates de la ville d'origine arménienne et amie personnelle de Hrant Dink.

La pluralité des lieux symboliques indique bien le refus d'un centre. On rejoint ici l'analyse faite par Chivallon à propos de la diaspora noire et plus particulièrement des Antillais à Bristol : « on peut décrypter ici des procédures inverses à celles qui fondent en territoires identitaires les quartiers d'immigration ou d'exil. Le quartier se dérobe à l'appropriation collective [...] parce que la collectivité elle-même se déploie en plusieurs lieux jamais réductibles à un centre » (2004 : 190-191). Le refus d'un centre unique, comme l'ont révélé les délibérations quant au choix d'un lieu de commémoration, semble être difficilement compatible avec l'existence d'un quartier appelé Little Armenia, dont le nom évoque une forme de centralité. Quelle est la place réelle du quartier dans les pratiques et la géographie arménienne à Los Angeles?

Quête et refus de centre : Little Armenia à Los Angeles

Les symboles affichés d'un centre

Little Armenia est une désignation officielle donnée par la ville de Los Angeles à une portion du quartier d'East Hollywood en 2001, à la demande de certains commerçants arméniens du quartier. La territorialisation d'espaces urbains par la création d'un nom officiel faisant référence au pays ou à la ville d'origine d'une communauté immigrée est un processus classique en Amérique du Nord¹¹. À Los Angeles coexistent Little Tokyo, Chinatown, Historic Filipinotown, Thaitown, Koreatown et Little Ethiopia. Chacun de ces quartiers multiplie les signes culturels visibles, notamment les commerces et restaurants ethniques. Les espaces y sont pensés comme des vitrines culturelles et des attractions touristiques, destinées avant tout aux membres extérieurs au groupe. Ces territoires miniaturisés (*little*) sont des formes de réinvention du lieu géographique de référence. Le « triptyque identité-territoire-mémoire » (Chivallon 2004) est inscrit dans ces mises en scène de l'origine, devant faire lien entre l'ici et l'ailleurs, le passé et le présent de l'exil. Ainsi, Little Armenia affiche des symboles de la mère patrie réincarnée à Los Angeles, par exemple, des bannières annonçant « *Welcome to Little Armenia* », sur fond des couleurs du drapeau de la République d'Arménie et de l'Ararat (montagne située en Turquie et symbole de l'Arménie), ont été installées le long des axes majeurs. Les nombreuses enseignes en arménien sont d'autres signes d'une « poésie urbaine » (Sansot 1994) faisant référence à l'origine.

La centralité symbolique correspond à un premier niveau de lecture, où Little Armenia évoque, comme un mythe, l'« origine » de tous les Arméniens. Le quartier symbolise à la fois une petite Arménie à Los Angeles, mais il incarne aussi le premier lieu d'installation des individus dans la ville, c'est-à-dire leur repère central dans la métropole américaine. La force mythologique du quartier en fait par voie de conséquence un instrument que l'élite communautaire met à son service pour nourrir sa propre idéologie diasporique. En effet, Little Armenia sert avant tout les intérêts du parti politique arménien majeur de la diaspora – le Parti *dachnak*¹² –, qui vise à célébrer l'unité de la diaspora.

Little Armenia : vitrine d'une idéologie diasporique?

Plusieurs symboles et divers évènements sont mis en scène dans le quartier par le Parti *Dachnak*, qui se sert de l'espace urbain comme décor et véhicule de son idéologie. Les deux principaux évènements collectifs arméniens se déroulant chaque année dans le quartier en témoignent. Tout d'abord, chaque 24 avril, une des principales commémorations du génocide a lieu à Little Armenia, organisée par l'association *Unified Young Armenians*. Celle-ci regroupe des jeunes militants qui demandent principalement la reconnaissance du génocide. L'organisation ne se revendique pas directement dépendante du Parti *Dachnak*, mais un grand nombre de ses adhérents en font partie ou s'impliquent dans d'autres associations qui lui sont affiliées. Le choix de Little Armenia s'explique, selon les *leaders* politiques et notamment le Parti *Dachnak*, par la capacité du quartier à représenter la communauté tout entière. Un des slogans chantés lors de cette « Marche de l'humanité » reprend le thème de l'unité (qui figure d'ailleurs dans le nom de l'association) : « *Armenians united! We'll never be divided!* ». À cette occasion, l'espace urbain remplace symboliquement l'origine; en faisant référence à l'Arménie, réelle et mythique, Little Armenia s'y substitue. En effet, le quartier est érigé, dans les discours des *leaders*, en référent unique de l'ensemble des communautés arméniennes de Los Angeles, voire des États-Unis. L'espace se confond également avec une cause politique, celle de la reconnaissance du génocide.

Le deuxième évènement collectif ancre directement le Parti *Dachnak* dans le quartier. Il s'agit du Festival du jour de l'indépendance arménienne, dont la première manifestation s'est déroulée en 2006. Lors de cette journée, une portion d'Hollywood Boulevard est fermée à la circulation et des kiosques sont installés où les passants peuvent déguster des spécialités culinaires, acheter des objets de décoration orientale ou encore se divertir en écoutant des chanteurs arméniens accompagnés de danseuses traditionnelles. Outre les aspects culturels voire folklorique de la célébration, plusieurs kiosques sont tenus par des associations ou des organisations politiques présentant un certain nombre de thèmes, comme la reconnaissance du génocide ou encore la reconquête de l'« Arménie historique ».

C'est surtout le choix du 26 mai comme jour de l'indépendance de l'Arménie qui donne tout son poids politique à cet évènement puisqu'il renvoie à la reconnaissance d'une courte indépendance datant de 1918 à 1920; choix justifié et revendiqué par le Parti *Dachnak*. En effet, le « projet national » (Hovanesian 2005) arménien a connu au XX^e siècle une histoire

mouvementée. Du 26 mai 1918 à la fin de l'année 1920, l'Arménie est indépendante et dirigée par le Parti *Dachnak*. Puis, cette première république disparaît pour devenir la République soviétique d'Arménie, avant de connaître sa deuxième indépendance, proclamée le 20 septembre 1991. Les deux épisodes sont un sujet de discussion, notamment au sein des partis politiques de la diaspora. Si le *Dachnak* reconnaît la première République d'Arménie comme évènement fondateur de l'indépendance arménienne, d'autres acteurs évoquent plutôt le 20 septembre 1991 et reconnaissent la « légitimité de l'Arménie soviétique en tant que foyer national authentique » (Hovanesian 2005 : 73). Le choix du 26 mai est donc clairement orienté et inscrit le quartier dans la chronologie du Parti *Dachnak*.

Bref, si Little Armenia fait figure de centre symbolique pour l'ensemble de la communauté, elle est en réalité largement instrumentalisée dans l'intérêt d'un seul groupe. En effet, l'étude des pratiques des habitants du quartier et des autres foyers arméniens de l'agglomération montre un réel décalage entre une symbolique affichée et instrumentalisée et un vécu quotidien, qui relègue Little Armenia à une position périphérique.

Périphérie, espace a-centré et contournements du « territoire ethnique »

La position périphérique de Little Armenia s'exprime à la fois au travers des pratiques des habitants et dans les représentations du quartier par les Arméniens et par la société dominante, qui n'y appliquent pas une image de territoire ethnique, potentiellement touristique.

Les habitants de Little Armenia, largement issus de la République d'Arménie et des autres pays d'ex-Union soviétique, ont des rapports au quartier placés sous le signe de la contrainte : celle de trouver un logement décent et un emploi afin d'améliorer un niveau de vie souvent précaire, dans le but de quitter le quartier plus tard. L'affichage de symboles arméniens dans l'espace urbain ou l'organisation d'évènements culturels ne constituent pas des préoccupations pour les habitants originaires d'ex-Union soviétique interrogés lors de l'enquête (soit une dizaine de ménages). De plus, le rapport de méfiance qu'une majorité entretient vis-à-vis des institutions – arméniennes ou de la société dominante – est un frein majeur à la mise en scène du quartier comme centre communautaire. Les habitants du quartier se distinguent donc nettement des élites, notamment politiques, qui se servent de Little Armenia pour mettre en valeur leur idéologie. Ce décalage remet en cause les revendications unitaires du Parti *Dachnak*, puisque les habitants du quartier refusent les normes institutionnelles et la mise en scène d'un territoire communautaire.

Parallèlement, les enquêtes menées auprès des habitants de Glendale et de Montebello montrent que Little Armenia ne représente pas un lieu dans la géographie de leurs pratiques quotidiennes. Les personnes interrogées connaissent le quartier sous le nom d'Hollywood, bien plus que sous la désignation récente de Little Armenia. Pour elles, acheter des produits arméniens, fréquenter un édifice religieux ou s'inscrire à une association culturelle à Los Angeles est tout à fait possible en dehors de Little Armenia, qui reste un quartier défavorisé et dévalorisé dans les hiérarchies sociales arméniennes : « *je ne vais jamais à Hollywood, sauf pour aller rendre visite à une amie de ma mère qui y habite. Je trouve tout ce dont j'ai besoin à Glendale. Glendale est le vrai Little Armenia pour moi* », explique une femme arménienne d'Iran qui habite Glendale depuis plus de trente ans, date de son arrivée aux États-Unis.

Les motivations justifiant la création de Little Armenia expliquent en partie sa position périphérique : ce n'est pas la centralité du quartier qui a voulu être affirmée, mais simplement la présence arménienne vis-à-vis d'un autre groupe ethnique considéré comme une menace à l'image à dominante arménienne du quartier. En effet, en 2000, à la demande des habitants d'origine thaïe du quartier d'East Hollywood, une portion d'Hollywood Boulevard a été désignée par la municipalité de Los Angeles sous le nom de Thaitown. Ce nouveau quartier est un lieu de forte présence commerciale thaïe qui, depuis les années 1980, côtoie de nombreux commerces et habitants arméniens. Les commerçants arméniens du boulevard décidèrent alors de réagir et de rendre visible la présence arménienne : « *nous étions là avant* », explique un des initiateurs du projet, mécanicien dans le quartier depuis la fin des années 1970 et originaire du Liban. En quelques mois, 10 000 signatures ont été collectées et les pétitions ont été adressées à la mairie de Los Angeles. En 2001, la première bannière est officiellement inaugurée. Le groupe a répondu à un évènement vécu comme une menace, réactivant des discours sur l'exil et les départs forcés ou encore sur la perte de territoire, motifs récurrents de son histoire collective. Il ne s'agissait, à aucun moment, de créer une petite Arménie à Los Angeles, mais bien de s'affirmer, dans une dialectique classique entre identité et altérité.

Par ailleurs, Little Armenia n'est pas une attraction touristique comme le sont les espaces commerçants de Chinatown et de Little Tokyo, deux quartiers beaucoup plus anciens que Little Armenia. Les populations d'origine chinoise et japonaise se sont installées à Los Angeles dès la fin du XIX^e siècle et sont ségréguées dans des zones urbaines paupérisées. La patrimonialisation de

ces quartiers date des années 1970, lorsque la municipalité de Los Angeles prend conscience de leur intérêt touristique. Or, Little Armenia n'a pas encore connu de programmes de développement urbain pour une mise en tourisme. Les commerces et les restaurants sont surtout destinés à un public arménien. Aucun axe majeur n'y a été aménagé, alors qu'à Little Tokyo, par exemple, une voie piétonnière est bordée de commerces dans un décor architectural rappelant les édifices traditionnels japonais, Little Armenia est plutôt un vaste espace a-centré de plus de 1,5 km². Le quartier est révélateur du manque d'organisation de la communauté arménienne : aucune institution n'est responsable de la mise en valeur de cet espace. Un article du *Los Angeles Times*, daté du 9 juin 2007 (Watanabe 2007), aborde le potentiel touristique de trois espaces ethniques et paupérisés de la ville qui sont actuellement soutenus et étudiés par des associations de développement urbain et par une université de Los Angeles (University of California, Los Angeles – UCLA). Ces trois quartiers sont Thaitown, Leimert Park (quartier africain américain où habitent beaucoup de musiciens) et Highland Park (quartier latino où de nombreuses galeries d'art ont été récemment ouvertes). Thaitown se situe dans le vaste périmètre de Little Armenia, qui l'englobe; mais c'est ce premier quartier qui est aidé plutôt que le second. Little Armenia ne fait pas partie du programme de réaménagement. L'absence d'association représentant le quartier et la volonté à peine voilée des Arméniens de se dérober au regard de la société dominante s'expriment donc clairement.

La tension entre centralité symbolique et position périphérique dans les pratiques relève d'une problématique plus large sur le rapport entre l'« idéologie diasporique » en quête de centre (le centre de l'origine) et la pluralité de la communauté, qui implique un refus de centre et une démultiplication des lieux qu'elle investit. En dernière analyse, nous confronterons cette tension entre l'un et le multiple, centralité et fragmentation à la structure même de l'agglomération de Los Angeles. En quoi la forme urbaine de la mégalopole influence-t-elle la structure a-centrée de la collectivité?

Los Angeles et le refus de centre

Le rôle de la ville sur l'organisation des espaces arméniens

Berque évoque, à propos des villes japonaises, une constante négation de centre : « leur spatialité relèverait en somme du rhizome, non pas de l'arbre » (1993 : 134), pour reprendre la distinction de Deleuze et Guattari (1980). Cette observation peut être appliquée à la ville de Los Angeles qui, malgré

l'existence d'un *downtown*, est avant tout une juxtaposition a-centrée de quartiers. L'agglomération ne s'est pas développée à partir d'un cœur unique, mais de plusieurs espaces : le *pueblo* mexicain, le quartier d'Hollywood et l'industrie du cinéma ainsi que les banlieues. Si le *pueblo* est considéré comme le centre historique, il n'a plus de fonction de centre, à l'instar du *downtown* et de son *Central Business District* qui a été démultiplié par de nombreux autres centres d'affaires dans les municipalités suburbaines. La ville refuse un centre unique et propose une addition de lieux qui fonctionnent de manière plus ou moins autonome. Les très longues distances entre les différents espaces composant l'agglomération renforcent la nécessité de multiplier les centres. Par exemple, pour se rendre à Little Armenia à partir de Montebello, le trajet est d'environ quarante-cinq minutes en voiture.

La ville de Los Angeles est faite de nombreux cloisonnements : d'abord administratifs, puisque l'agglomération est composée d'un grand nombre de villes indépendantes, mais aussi matériels et symboliques, puisqu'elle est marquée par un processus de ségrégation sociale. Les frontières, si elles ne se matérialisent pas nécessairement dans le tissu urbain qui est continu, sont expérimentées par les habitants. Même si Glendale et Little Armenia sont très proches géographiquement, ce sont deux territoires distincts administrativement et socialement. Ces différenciations pourraient entraîner un rapport de dépendance entre Glendale et Little Armenia, de type centre/périphérie. Or, le cloisonnement est de règle. Les pratiques des habitants sont très différentes entre les deux espaces et ne se confondent pas. Glendale reste souvent un horizon très lointain pour les populations de Little Armenia. Il existe bien des liens entre les foyers urbains arméniens à Los Angeles, mais leurs organisations propres suivent le fort cloisonnement général de la ville. L'appartenance à tel quartier ou telle ville est un élément important des identités individuelles. Les foyers se pensent comme des centres en soi et se concurrencent pour devenir la vitrine de la communauté. Les rapports de conflits et de pouvoir sont bien plus visibles que d'éventuels rapports de complémentarité.

Un étonnant jeu de miroir relie donc l'organisation des Arméniens et celle de la ville de Los Angeles. La relation qui les lie n'est pas une forme de déterminisme spatial, ce qui signifierait qu'elle serait unilatérale. Les deux objets s'influencent mutuellement. Leur ressemblance apparente est également due à un choix de posture. En effet, souligner l'hétérogénéité plutôt que l'unité implique de voir, aussi bien dans le groupe que dans la ville, les formes de multiplicité à l'œuvre.

Conclusion

L'étude de la géographie des quartiers arméniens à Los Angeles engage deux dialectiques centrales : entre l'un et le multiple et entre la quête et le refus de centre. Ces deux axes sont plus que des biais rhétoriques. Ce sont des logiques qui s'expriment de manière simultanée et parfois conflictuelle, opposant les tenants de l'unité – notamment les élites diasporiques – et le reste des membres de la collectivité, qui expérimentent quotidiennement une réalité identitaire, spatiale et sociale fragmentée. La forte tension entre le « divers », dû à la dispersion (au sein de la grande communauté mondiale et à l'échelle même de Los Angeles), et le désir du « même », qui s'incarne par la volonté de créer un territoire communautaire central à l'image de l'origine (la mère patrie), est une caractéristique de la collectivité arménienne. La ville de Los Angeles accentue cette diversité fondamentale et freine l'émergence d'un espace-vitrine, bien qu'elle l'autorise pour d'autres groupes aux caractéristiques migratoires différentes (Little Tokyo ou Chinatown par exemple). C'est bien la forme même de l'immigration arménienne, issue d'une pluralité de contextes nationaux, qui initie cette structure spatiale complexe.

Un véritable jeu de miroirs se met en place entre la géographie mondiale de la communauté arménienne et la géographie locale d'un de ses pôles. Les Arméniens reproduisent à Los Angeles l'organisation de la communauté mondiale, composée de groupes dispersés et très divers. La reconnaissance de l'Arménie comme centre n'est pas partagée par tous. En effet, si plusieurs idéologies nationales diasporiques voient en l'Arménie un centre, la diaspora étant la périphérie, certains individus ne se sont jamais rendus en Arménie ou n'entretiennent qu'un rapport très distant avec ce territoire le reléguant à une position périphérique. Les mêmes logiques jouent à Los Angeles, comparable à un archipel, oscillant entre une organisation centrée et une fragmentation a-centrée.

Note biographique

Sarah Mekdjian

Doctorante en géographie à l'Université de Paris X Nanterre, laboratoire Mosaïques. Ses recherches portent sur le lien entre immigration, « diaspora », comme catégorie, et espaces urbains, en prenant pour étude de cas les Arméniens et Los Angeles.

Notes

¹ Ce texte a été en partie présenté lors du 9^e colloque du Centre d'études ethniques des universités montréalaises (CEETUM) pour étudiants et jeunes diplômés qui se tenait les 21 et 22 février 2007 à Montréal. Je tiens à remercier les évaluateurs anonymes de la revue *Diversité urbaine* qui ont bien voulu apporter un regard critique à cet article et suggérer des améliorations particulièrement pertinentes.

² L'absence récurrente d'État a longtemps forcé les Arméniens à migrer, mais c'est le génocide perpétré par le gouvernement des « Jeunes Turcs » en 1915 au sein de l'Empire ottoman qui est le facteur majeur de la dispersion arménienne dans le monde. Les espaces d'installation sont les pays d'ex-Union soviétique (principalement la Russie), les pays européens (en particulier la France), les pays du Moyen-Orient (Iran, Liban, Syrie et Turquie) et plus récemment les États-Unis. La création, en 1991, de la République d'Arménie n'a pas vraiment bouleversé la géographie de la dispersion, mais constitue un évènement majeur dans l'histoire arménienne. Le génocide, non reconnu à ce jour par le gouvernement turc, constitue un traumatisme collectif et un évènement aux conséquences géographiques multiples.

³ Être arménien peut à la fois désigner une nationalité (les ressortissants de la République d'Arménie) ou une origine, comptabilisée dans le recensement américain sous la catégorie *ancestry*. Cette catégorie est autodéclarée par les personnes recensées.

⁴ Les données empiriques ont été recueillies lors de quarante-sept entrevues semi-dirigées et d'une cinquantaine d'entretiens informels. Les personnes interrogées appartiennent à des catégories d'âge et d'occupation professionnelle très diverses. Lors de la première étape de l'enquête (réalisée entre février et mai 2006), les deux quartiers principaux d'investigation ont été Little Armenia, quartier de Los Angeles, et Glendale, ville suburbaine du comté de Los Angeles, soit les deux espaces regroupant les plus fortes densités « arménienne » de l'agglomération. Une seconde enquête (menée de février à juin 2007) a permis d'interroger des habitants d'autres espaces « arméniens », tels que Burbank, Pasadena et Montebello. Plus de 130 heures d'entretiens ont été réalisées depuis 2006.

⁵ Cet ouvrage étudie les immigrés juifs des ex-pays soviétiques à New York. Il montre combien l'héritage soviétique entraîne un très faible degré d'organisation des individus au sein d'institutions et d'associations communautaires. Cette analyse est tout à fait pertinente dans le cas des Arméniens issus des mêmes pays.

⁶ L'auteur explique les distinctions entre « auto-identification », « identification externe » et les identifications dictées par les élites : « il existe un autre type fondamental d'identification externe qui ne trouve pas de contrepartie dans le domaine de l'auto-identification : il s'agit des systèmes de catégorisations formalisés, codifiés et objectivés, développés par les institutions détentrices de l'autorité et du pouvoir » (Brubaker 2001 : 75).

⁷ La pensée de Bourdieu sur la domination et sur le pouvoir symbolique du langage est particulièrement éclairante pour lire les processus de production et de reproduction de la conscience diasporique.

⁸ Le territoire américain est découpé en États – ici la Californie –, eux-mêmes découpés en comtés – ici celui de Los Angeles. Les comtés sont subdivisés en villes.

⁹ Cette observation résulte des conclusions de l'enquête de terrain menée en 2007 à Los Angeles.

¹⁰ Le 24 avril 1915 marque le début du génocide. C'est à cette date que sont arrêtées et tuées les élites arméniennes de Constantinople, comprenant principalement des intellectuels. Le 24 avril a été choisi comme date commémorative pour l'ensemble du génocide arménien.

¹¹ Les travaux des sociologues de Chicago sont les premiers aux États-Unis à étudier les formes de regroupements « ethniques » en ville, en insistant sur l'organisation interne de quartiers tels les ghettos juifs (Wirth 2006 [1928]) ou encore les « Little Italies » (Whyte Foote 2002 [1943]; Gans 1962).

¹² « Le Parti *Dachnak* ou FRA (Fédération révolutionnaire arménienne) est créé à Tiflis en Géorgie en 1890 et est rattaché à la II^e Internationale dès 1917 » (Hovanessian 2005 : 70).

Bibliographie

Berque, A., 1993. *Du geste à la cité. Formes urbaines et lien social au Japon*. Paris, Gallimard, 247 pages.

Bourdieu, P., 2001. *Langage et pouvoir symbolique*. Paris, Éditions du Seuil, 423 pages.

Brubaker, R., 2001. « Au-delà de l'identité », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 139, p. 66-85.

Bruneau, M., 2004. *Diasporas et espaces transnationaux*. Paris, Anthropos, 249 pages.

Chivallon, C., 2004. *La diaspora noire des Amériques. Expériences et théories à partir de la Caraïbe*. Paris, CNRS éditions, 258 pages.

Deleuze, G. et F. Guattari, 1980. *Capitalisme et schizophrénie. Mille plateaux, tome 2*. Paris, Les Éditions de Minuit, 645 pages.

Dufoix, S., 2005. « Notion, concept ou slogan? Qu'y a-t-il sous le terme "diaspora"? », dans L. Antebi-Yemini, W. Berthomière et G. Sheffer (dir.), *Les diasporas : 2000 ans d'histoire*. Rennes, Presses universitaires de Rennes, p. 53-63.

Gans, H., 1962. *The Urban Villagers. Group and Class in the Life of Italian-Americans*. New York, The Free Press, 367 pages.

Hovanessian, M., 2005. « La notion de diaspora : les évolutions d'une conscience de la dispersion à travers l'exemple arménien », dans L. Antebi-Yemini, W. Berthomière et G. Sheffer (dir.), *Les diasporas, 2000 ans d'histoire*. Rennes, Presses universitaires de Rennes, p. 65-78.

Markowitz, F., 1993. *A Community in spite of Itself. Soviet Jewish Emigres in New York*. Washington, Smithsonian Institution Press, 317 pages.

Sansot, P., 1994. *Poétique de la ville*. Paris, Méridiens Klincksieck, 422 pages.

Tölölyan, K., 2000. « Elites and Institutions in the Armenian Transnation », *Diaspora*, vol. IX, n° 1, p. 107-136.

US Census 2000. *Recensement des États-Unis*. Disponible en ligne : www.census.gov [consulté en janvier 2008].

- Watanabe, T., 2007. « Untapped Tourism Gems? », *Los Angeles Times, Los Angeles Edition*, 9 juin, p. B et B10.
- Whyte Foote, W., 2002 [1943]. *Street Corner Society. La structure sociale d'un quartier italo-américain*. Paris, La Découverte, 398 pages.
- Wirth, L., 2006 [1928]. *Le Ghetto*. Traduction de P.-J. Rotjman, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, 252 pages.
-
-